

Dans l'atrium lépreux des riches basiliques.  
 Aux arceaux du narthex, à ses frises à jours,  
 Comme aux cloîtres déserts des ordres monastiques,  
 Ornant les chapiteaux, les écus symboliques,  
 On le trouve partout, on le trouve toujours.

Avec le géranium, le seringa, les roses,  
 Il prodigue ses dons à l'humble pauvreté  
 Dont il pare les toits et les gîtes moroses,  
 Mettant un œil rieur à des fenêtres closes,  
 Où, sans lui, ne luirait jamais d'autre gaîté.

C'est encor peu d'offrir ses jours à la vieillesse,  
 Aux brisés de la vie, un divin memento ;  
 Il demeure avec ceux qu'ici-bas tout délaisse,  
 Comme le souvenir, le regret, il se dresse  
 Près des tombes sans noms du blanc *Campo Santo*...

Coquelicots, partout, souriez de tendresse !

\* \* \*

Pourtant je t'aime encore — et je ne puis le taire —  
 Parce que tout là-bas, près d'Assise, je crois  
 Voir saint François, ému, penché jusqu'à la terre,  
 Que son pied va fouler... Car le val solitaire  
 Lui paraît teint du sang dont s'empourpra la croix.

Ton feuillage menu, ta tigelle argentée  
 Avaient charmé son œil par les larmes meurtri ;  
 Ta corolle de gaze, en l'aurore enchantée  
 De l'Ombrie, où, le soir, par le vent tourmentée,  
 Captiva son regard par l'extase attendri.

Dans son besoin d'aimer tout ce que l'on dédaigne,  
 Le saint cherchait une âme en l'être inanimé ;  
 Et lorsqu'il vit, tendu vers lui, ton cœur qui saigne :  
 " Frère coquelicot — a-t-il dit — nous enseigne  
 A redire en pleurant : " L'Amour n'est pas aimé. "